

Notices

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen
Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société
Suisse-Asie**

Band (Jahr): **25 (1971)**

Heft 1-4

PDF erstellt am: **25.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

NOTICES

LE SINOLOGUE ET SES GIBBONS

On connaît les œuvres remarquables, dans différents domaines de la civilisation extrême-orientale, qui sont dues à Robert Hans van Gulik (1910-1967). Nous avons eu ici même l'occasion de nous référer à son *Chinese Pictorial Art, as viewed by the connoisseur*, édité à Rome en 1954 par l'Istituto per il Medio ed Estremo-orientale (Via Merulana 248) autrement appelé par ses initiales l'ISMEO et que dirige l'éminent tibétologue, Giuseppe Tucci.

Par la masse de ses informations de tous ordres, ce livre est le plus important que van Gulik ait publié. Un autre, également fort volumineux – et où l'érudition le dispute à l'humanisme – est la *Sexual life in Ancient China*¹, publié par Brill, Leyde, en 1961 et qui complétait la publication de gravures chinoises, dont le titre est *Erotic colour prints of the Ming period* (Tokyo, 1951). Ce dernier titre qui comprend un essai sur la vie sexuelle des Chinois, des Han aux Ts'ing (206 av. J.-C. à 1644 ap. J.-C.) n'a été imprimé qu'à 50 exemplaires. Une quarantaine en fut distribuée aux bibliothèques orientalistes et il s'en trouve un en Suisse, à l'Institut Anthropolos, à Fribourg.

Ces deux dernières études de van Gulik ont reçu en quelque sorte un regain d'intérêt dans le grand public par la publication en Suisse de deux fort beaux ouvrages qui les citent et s'y réfèrent: *L'essai sur l'érotisme et l'amour dans la Chine ancienne*, par Etiemble², et les *Jeux des Nuages et de la Pluie*, dû à plusieurs auteurs³. Pourtant ce n'est pas à cet aspect-là des travaux de van Gulik que nous pensons aujourd'hui, mais à son dernier livre, un livre qu'il n'a malheureusement pas pu voir achevé: *The Gibbon in China, An Essay in Chinese Animal Lore*, paru également chez Brill, en 1967.

Avant de nous pencher sur ce livre attachant, rappelons que R.-H. van Gulik fut un «sinologue extraordinaire», comme l'a dit M. Ch'en Chih-mai, qui est lui aussi diplomate et lettré, auteur notamment d'un *Chinese Calligraphers and their Art*, paru aux presses de l'Université de Melbourne en 1966. M. Ch'en Chih-mai a publié récemment une plaquette, qu'il a consacrée à van Gulik et qui contient, en anglais, un article nécrologique, paru d'abord dans la revue «Hemisphere» en

1. *Sexual life in Ancient China*, 1961, XVIII + 392 pp. 2 pl. en couleurs, 24 hors texte en noir; 25 pl. et fig. dans le texte.

2. Editions Nagel, Genève, 1969. 172 pp. 48 pl. en noir. 113 pl. en couleurs (pleine page ou non); 7 fig. dans le texte.

3. Office du Livre, Fribourg, 1969. Auteurs des articles ou chapitres: M. Beurdeley, Mme G. Bataille, Kristopher Schipper, Tchang Fou-jouei et Jacques Pimpaneau. 222 pp. 44 pl. en noir; 28 pl. en couleurs hors texte; 58 pl. et figures dans le texte.

Australie (août 1968), un *In Memoriam*, lu à Tokyo à l'*Asiatic Society* du Japon le 25 septembre 1968, premier anniversaire du décès du savant, une liste des publications de ce dernier enfin, plusieurs photographies du diplomate en uniforme et du lettré à sa table de travail⁴.

Pour connaître la vie et l'œuvre de van Gulik, nous renvoyons le lecteur à la plaquette de M. Ch'en Chih-mai. Relevons-y du moins cette observation de l'auteur, à savoir que le diplomate hollandais, qui avait appris le chinois et le japonais en même temps que le droit, qui allait lui permettre d'entrer dans la carrière, choisit cette dernière, de préférence à celle d'un érudit, tout comme les lettrés chinois, qui entraient au service de l'Etat et cultivaient – en marge de leurs fonctions officielles – leurs dons de peintre, de calligraphe ou d'écrivain.

Or van Gulik fut tout cela et il fut même un lettré chinois, très versé en calligraphie, l'art, pourtant, le moins accessible et même dans le «style» sigillaire, puisqu'il composait et ciselait lui-même ses propres sceaux. Rappelons ici seulement qu'il est né à Zutphen, Pays-Bas, le 9 août 1910. En 1935, il soutenait sa thèse de doctorat, consacrée au culte du cheval en Extrême-Orient⁵. En 1943, il épousa une ressortissante chinoise, M^{lle} Shui Shih-fang (Frances Shui), d'une famille de lettrés et universitaire elle-même. Après une vie très remplie, aussi bien dans la diplomatie et la politique que par son activité d'orientaliste, il mourut le 24 septembre 1967, un jour après l'achèvement du livre préparé par Brill sur les gibbons.

Selon des renseignements fournis au soussigné par le fils du diplomate-sinologue, M. Willem Robert van Gulik, l'auteur des *Gibbons* n'a donc pas vu son ouvrage terminé, mais il en avait du moins corrigé les épreuves lui-même, étant déjà à l'hôpital dans son pays. Nous pouvons supposer que, s'il a pu regretter de ne pas feuilleter le livre achevé, il a cependant dû éprouver quelque satisfaction à le savoir prêt à sortir de presse, après lui, dans la forme qu'il désirait.

«Sortir de presse» est une façon de parler, car il ne s'agit pas ici d'imprimerie, mais de la reproduction en fac-similé du «manuscrit» dactylographié. Ce procédé, pensons-nous, a été adopté pour permettre de reproduire, sur le même papier glacé, le texte anglais, les nombreux noms et citations en chinois, enfin les 97 illustrations de tout genre: gravures anciennes, peintures, estampages, carte géographique, index des mots chinois, photographies et calligraphies (123 pp.). Comme dans les autres essais de van Gulik, on est là en présence d'une œuvre unissant l'érudition et la précision, mais aussi la *vie*. Car ici van Gulik traite de ce

4. La publication de M. Ch'en Chih-mai, qui est en anglais et en chinois, contient dans cette dernière langue seulement un texte nécrologique (en plus des deux que nous avons mentionnés), paru peu après le décès de van Gulik. La plaquette est de décembre 1969, publié par la «Biographical Literature» (Chuan Chi Wên Hsüeh: translittération anglaise), P.O. Box, 10036, Taipei, Taiwan.

5. *Hayagriva, the mantrayanic aspect of horse-cult in China and Japan, with an introduction on horse-cult in India and Tibet*, Leide, Brill, 1935, X et 105 pp., illustrations, in 4°.

qu'il sait non seulement par ses nombreuses lectures, mais parce que, pendant des années, il a eu lui-même des gibbons dans sa maison.

C'est donc son amour pour ces bêtes intrigantes, les plus «sympathiques» et les plus «distinguées» – il appelait le gibbon le «gentleman des primates» (p. 42) – qu'il s'est attaché à définir la place que ce singe agile et sans vulgarité a tenue dans la vie et dans la littérature des Chinois depuis plusieurs millénaires. Il cite nombre de poèmes, de proses et d'anecdotes anciennes, dont il a pu lui-même confirmer le bien-fondé, par les expériences qu'il a faites et qu'il décrit avec simplicité et sans aucune sentimentalité. L'auteur découvre là ses qualités humaines, qui se sont manifestées dans tous les aspects de son existence et que ceux qui l'ont connu se plaisent à souligner⁶.

Avec la méthode exhaustive qu'on lui connaît, van Gulik a trouvé les premières traces du mot «singe» ou macaque dans l'écriture des os divinatoires. Il poursuit ses recherches jusqu'aux dictionnaires, comme le *Erh-ya* publié en 200 av. J.-C., et dans les encyclopédies. Même enquête dans la littérature et l'histoire, où il est souvent question des gibbons, que les Chinois aimaient avoir en leur compagnie. Au livre est joint un disque où sont enregistrés les cris et les appels des gibbons.

Un chapitre important est consacré aux gibbons dans la peinture, avec de nombreuses reproductions. A cet égard l'œuvre probablement la plus célèbre est le «volet» gauche du «triptyque» de Mou K'i, appartenant au Daitoku-ji, à Kyoto⁷. Les penseurs tch'an (zen) voyaient dans le gibbon – qui sait à peine marcher sur le sol, mais qui vole littéralement dans les plus hautes branches des arbres – un symbole d'une vie élevée, se haussant au-dessus du niveau de la terre.

6. En premier, M. Ch'en Chih-mai, qui à deux reprises a rendu hommage au «sinologue extraordinaire» (cf. note 4); M. Jean de Rham, qui fut ambassadeur de Suisse à Tokyo, lorsque van Gulik l'était des Pays-Bas; M. Gustav Ecke, qui l'a bien connu en Chine. Nous tenons à remercier ces personnalités – ainsi que M. W.-R. van Gulik – des renseignements qu'elles ont bien voulu nous donner, ainsi que des souvenirs que ces correspondants ont évoqués pour retracer le portrait de l'homme et de l'érudit.

M. Ecke relève les dons de poète qu'avait van Gulik, qui écrivait en langue chinoise et transcrivait ses textes en des calligraphies qu'admiraient même les connaisseurs de Pékin ou de Tschoung-King. Entouré de ses amis, van Gulik jouait aussi du luth, un instrument auquel il a consacré un essai: *The lore of the chinese lute: an essay in «ch'in» ideology*, Monumenta Nipponica, Tokyo, Sophia University, 1940. XVI et 239 pp. illustrations. M. Jean de Rham rappelle que van Gulik fut président de L'*Asiatic Society* de Tokyo et qu'il y donna notamment une conférence sur les gibbons, l'orateur insistant sur le chagrin qu'il y a toujours à se séparer du primate vers l'âge de sept ans, au moment où, adulte, il devient dangereux.

7. D'après O. Sirén, *Chinese painting*, Londres, Lund Humphries, 1956-1958, vol. 2, p. 139, les trois «tableaux» de Mou K'i ne furent montés en triptyque qu'au XIV^e s., après l'importation de ces œuvres au Japon. Il s'agit, comme on le sait, de Kouan-yin, du gibbon avec son petit, à gauche et de la grue, à droite.



Gibbon sur le dos d'un vieux cheval. (Epoque Song?) Honolulu Academy of Arts.



Deux Gibbons, attribué à Mou K'i.
D'après la revue Kokka, N° 425.

Van Gulik poursuit son enquête en étudiant le gibbon au Japon, chapitre où est reproduit notamment une porte glissante à quatre panneaux, appartenant à un monastère des environs de l'ancienne capitale, par Hasegawa Tohaku (1539-1610), lequel en l'absence de modèles vivants – car il n'y a pas de gibbons au Japon – a imité ceux de Mou K'i. Rappelons qu'un double paravent à six feuilles chacun, du même peintre et avec le même sujet fut montré à la grande exposition d'art japonais à Zürich en 1969⁸.

Van Gulik reproduit une dizaine de peintures chinoises représentant des gibbons : c'était un thème courant et chargé de signification spirituelle. On sait que les collections d'Honolulu ont un gibbon endormi, attribué à Leang K'ai⁹ ; elles possèdent également une peinture attribuée à un anonyme des Song et sur laquelle on voit un de ces primates étendu sur le dos d'un vieux cheval. Nous reproduisons cette œuvre ici, grâce à l'amabilité de M. G. Ecke, avec une peinture attribuée à Mou K'i¹⁰.

Les sentiments dont van Gulik témoigne dans son essai – et qui s'étendent à toute la nature – sont partagés par plus d'un connaisseur de l'Orient, mais ils ressemblent peut-être assez peu à ceux de nos Amis des Animaux. Afin de saisir les différences, portons les choses à l'extrême, en disant que pour aimer un animal au sens de l'Occident, *il faut être deux*. En Orient, on le sait, ce serait plutôt la conscience de *ne faire qu'un* avec toutes les manifestations de la vie, de partager celle-ci avec les bêtes, les arbres et même les pierres : d'être soumis au même rythme, à la même respiration cosmique.

Dans sa *Peinture Chinoise*, Osvald Sirén reproduit une soie extraordinaire de la fin des Song, représentant un singe et qui est la seule œuvre connue de Mao Song (XII^e s.). L'orientaliste suédois commente cette œuvre, et ses paroles sont d'autant plus éloquentes qu'elles concernent un animal vieux et laid, dépourvu de ce qui fait le charme du gibbon : «Ce n'est pas seulement l'habileté de l'artiste, qui rend cette peinture remarquable, c'est aussi la profonde sympathie qu'exprime le peintre, dans ce portrait de singe très âgé, avec son visage triste et ses pattes décharnées, replié sur lui-même et comme plongé dans la méditation¹¹.»

8. *Kunstschatze aus Japan*, Zürich, Kunsthhaus, 30 août – 19 octobre 1969. Catalogue pl. 78. Ici même (*Etudes asiatiques*, 1959, p. 117, note 74), M. Dietrich Seckel faisait allusion aux représentations des singes par Tohaku, dans son article : *Das Gold in der japanischen Kunst*. Voir notre compte-rendu de cette exposition, *Etudes Asiatiques* 1970, p. 140 et ss.

9. G. Ecke, *Chinese Painting in Hawaii*, Honolulu, 1964, pl. LII et plusieurs détails également hors texte (fig. 2, 3 et 64). Voir notre compte-rendu, *Etudes Asiatiques*, 1966, p. 141 et ss.

10. *Gibbon et son petit*, attribué à Mou K'i, œuvre publiée par la revue japonaise Kokka, N° 425. La photographie nous en a été obligeamment communiquée par M. G. Ecke, que nous remercions ici très vivement.

11. O. Sirén, *Chinese Painting*, II, p. 89. Listes, vol. II, 77. Reproduit, III, pl. 246.

Pour revenir en terminant à l'ouvrage de van Gulik, il s'achève par un recensement, en partie photographique, des gibbons qu'a possédés l'auteur et dont il parle avec tant de naturel. Le fils aîné du diplomate-orientaliste nous a fait savoir, en ce qui concerne le dernier gibbon de son père, que l'animal avait été confié à un jardin zoologique des Pays-Bas, où il est très heureux, visité qu'il est par la famille de son ancien maître. Nous donnons ici cette précision, qui n'a rien de scientifique, parce qu'elle est «dans la ligne» de van Gulik qui, nous y insistons, unissait aux qualifications de grand spécialiste de l'Orient des Qualités – et ce sens de la vie *indivise* – qu'on ne saurait passer sous silence, en rendant hommage à la personnalité du «sinologue extraordinaire».

PIERRE JAQUILLARD